

LE POT' LICOT

N° 107



Je suis un homme et rien, je pense, de ce qui est humain ne m'est étranger .

Terence (homme de théâtre romain, 2^e siècle avant JC)

Dans leur for intérieur, beaucoup d'Occidentaux, parfaitement informés des souffrances des affamés africains ou des chômeurs pakistanais, ne supportent que difficilement leur quotidienne complicité avec l'ordre cannibale du monde. Ils en éprouvent de la honte ... L'empire de la honte a pour horizon le déshonneur infligé à tout homme par la souffrance de ses semblables.

Jean Ziegler, L'empire de la honte, 2005

LE POT' LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial p 3.

Pourquoi Les Coquelicots ?
P5.



Comptons les moutons
p8.

Désolé, il n'y a plus de
place ... p10.



Le bonheur est (aussi) dans un champ fleuri.

En ce timide printemps me vient à l'esprit une chanson de Pierre Perret. Est-il vrai que « le bonheur, c'est toujours pour demain » ? Comment pouvons-nous entendre cette intuition ? S'agit-il d'attendre demain en égrenant pieusement le chapelet de nos doléances ou de sacrifier aujourd'hui au nom d'un bonheur à venir ?

On nous dit que le monde change, Perret l'a chanté lui aussi en ajoutant « comme c'est étrange ». Le monde change. Et pourtant. Le monde d'aujourd'hui n'est-il pas si semblable à celui de hier ? C'est qu'à y regarder de près tout change sauf nous, les hommes. Ce sont toujours nos vieux démons qui imposent leurs manières de vivre : la peur de l'autre, l'avidité et la volonté de puissance. Quelle dérision, à l'heure du numérique nous fonctionnons encore comme des barbares !

Un simple regard sur hier nous apprend qu'au nom d'un lendemain prometteur tous les coups ont été permis. Que de lendemains trompeurs ! Que de générations malmenées ! A l'aune de l'histoire pouvons-nous encore croire sérieusement aux mesures prises aujourd'hui au nom d'un bonheur à venir ? Non. Il y a fort à parier que demain ne sera pas un jour meilleur : demain sera pire ! Austérité, guerres, exodes, crises financières, paupérisation et renforcement accru des inégalités. C'est toujours la même rengaine, un refrain sans autre horizon qu'une coda qui se répète à l'envie comme une gratte sur un vieux vinyle.

Tout est-il alors voué à veau l'eau ? Faut-il renoncer au lendemain ? Faut-il craindre de voir poindre l'aube ? Non, il n'y a ni à désespérer ni à avoir peur de vivre.

Le poète ne chante pas pour nous exhorter à nous sacrifier au nom d'un soleil trompeur. Il nous rappelle que si le bonheur est toujours pour demain, c'est parce qu'il n'est de bonheur sans nostalgie, sans qu'on ait déjà effeuillé la vie fredonne l'ami Pierrot.

C'est que le bonheur n'est pas un objectif à atteindre. Et encore moins un objet à acquérir et à conserver. Le bonheur ne dépend pas d'un programme. Aucune résolution ne peut y conduire. Aucune révolution ne peut l'amener. Krisnamurti raconte cette histoire. Un jour, Belzébuth dit à Satan que les hommes commencent à découvrir la vérité. Satan le rassura immédiatement en lui rappelant que depuis l'aube des temps, c'est lui qui aide les hommes à organiser la vérité. Notre volonté d'un lendemain meilleur est un de nos angles-morts.

Faut-il alors réclamer sa part d'aujourd'hui ? Non, l'hédonisme n'est qu'une attitude résignée qui justifie l'ordre du monde et le pouvoir des dominants. Le bonheur ne se mange pas. Car, comme le clame le grand Georges, dès que l'homme le tient dans ses bras, il le broie.

Suite page 4 ...

La leçon est rude : ce n'est pas le monde qui est à changer, c'est nous. Le monde n'est pas à prendre, il est à habiter. Le bonheur ne vient que quand il s'invite lui-même dans nos vies.

« Une maison chaude, du pain sur la nappe, des coudes qui se touchent, voilà le bonheur » disait la mère à ses enfants pour qu'ils voient comme il fait bon et doux d'habiter en frère tous ensemble, chante Julos. Suspendre le geste afin de goûter la présence à la vie, aux autres et à soi. Être présent en ce lieu (en ce monde) qui ne serait pas ce qu'il est si je n'y étais pas et si tu n'y étais pas.

Reconnaître le bonheur quand il frappe à la porte est l'affaire d'une vie entière. C'est une manière de vivre qui ne souffre d'aucune lâcheté. Il n'est besoin d'aucune compétence particulière pour changer. Il suffit d'être présent à la vie et à celui qui vient. Ainsi, c'est dès aujourd'hui que nous pouvons habiter une terre où il fait bon vivre. Il n'y a rien d'autre à faire que se mettre à l'écoute de nos vulnérabilités. Mais rien n'est plus difficile que d'accueillir notre faillibilité et notre fragilité. Il est beaucoup plus simple de vouloir en faire plus et, comme le disait Nietzsche, de se charger telle une bête de somme.

Aux Coquelicots, on est accueillis disent Patrick, Nicole, Gérard et Renaud. C'est que les Coquelicots sont un lieu. Pour nous, apprendre à vivre ensemble est une finalité en soi. Il nous importe moins de courir après de nouvelles compétences que d'apprendre à prendre soin des relations qui se tissent autour des activités qu'offre ce lieu de vie.

Dans un monde où tout va de plus en plus vite au nom du rendement et d'une pensée pragmatique, les lieux se font rares. Nous courons de couloirs en quais et de quais en couloirs. Nous quittons un embouteillage pour une salle d'attente. Nous passons de caisses enregistreuses à des guichets automatiques. Personne n'habite de tels endroits. Ces endroits sont des non-lieux. Des déserts.

« Si je viens aux Coquelicots, c'est parce que travailler en cuisine, m'apporte de la joie » dit Johanne. Christophe Dejours en dit tout autant quand il parle du travail. Ce qui nous importe est d'être en relation. C'est dans le souci de l'autre que nous trouvons notre plus profond bonheur. C'est quand nous sommes la joie d'autrui que nous goûtons au plus intense bonheur. C'est quand nous partageons la joie d'être ensemble présents à la vie que le bonheur s'invite.

Mais il n'est pas donné d'être la joie de l'autre. On peut ne pas être accueilli. Il suffit de ne pas être celui qu'on attendait ou d'être celui dont on ne voulait pas. Attend-on un enfant handicapé ? Veut-on avoir un enfant handicapé ? Choisit-on d'être handicapé ? Attend-on un réfugié ? Choisit-on d'être réfugié ? Veut-on vivre avec un conjoint malade ? Choisit-on d'être malade ? La vie ne nous demande pas notre avis. Il n'est pas facile d'être présent à ce qui, et surtout, à celui qui éveille en nous peurs et tristesses.

Et, il y a de quoi avoir peur et d'être triste ! De quoi faire des cauchemars et d'avoir des insomnies ! La vie est difficile, parfois même impossible à supporter. Il est légitime de chercher à vouloir la rendre plus simple à vivre. Mais la question ne porte pas unilatéralement sur les causes du malheur. Un monde sans souffrance est illusoire - ce serait un monde totalitaire. S'interroger sur le bonheur, c'est comprendre qu'il importe moins de se protéger de la vie que d'apprendre à l'éprouver. Qu'il importe moins de soigner les gens que de prendre soin d'eux. Qu'il importe moins d'ordonner le monde que de s'en soucier. Qu'il importe moins de gérer la vie (et sa vie) que d'y être attentif.

La question porte essentiellement sur la relation. Qu'est-ce qui fait que je suis accueilli ? Que suis-je pour toi que tu te soucies de moi ? Que suis-je pour toi que tu te détournes de moi ?

« Seul, c'est de ça que j'ai peur » dit Marie-Ange. Comment vivre quand personne n'est là pour nous mettre en confiance ? Comment faire quand personne n'est là pour nous dire « T'en fais pas mon p'tit loup, c'est la vie qu'est comme ça » ?

Quand personne n'est là, que reste-t-il ? Pour les uns, leur petite Julia (la chèvre de Perret). Pour les autres, les chansons des poètes. Mais hélas, certains n'ont que des mots de haine pour dire leurs peines.

Oui, Jacques, il est grand temps de n'avoir que l'amour à s'offrir en partage, à s'offrir à nous tous « dont l'unique combat est de chercher le jour ».

Olivier Philippart

Pourquoi les Coquelicots ?

Alors que 2016 démarre son cycle, nous nous sommes posés une question qui peut sembler naïve et pourtant ... : « *et toi, pourquoi tu viens aux Coquelicots ?* ». C'est vrai après tout, ce centre n'est pas une fatalité, faire partie du Petit Peuple est, ou devrait être, un choix. Aux Coquelicots nous avons comme horizon les valeurs du vivre ensemble, de l'espoir dans le futur, de l'accueil. Mais sommes-nous capables de faire exister ces valeurs au-delà des mots et dans le quotidien ?

Johanne : je viens pour travailler avec Raymond en cuisine ça m'apporte de la joie. La cuisine chez moi je ne peux pas. Ici je peux. Hier j'ai fait des trucs à manger. Chez moi je ne peux pas me servir de la cuisinière mais j'aimerais bien

Gérard : moi je viens pour les activités. J'aime les activités.

Marie-Ange : j'aime bien ici parce qu'on m'accueille.

Johanne : ici c'est de l'accueil, tout de l'amour, de tout le monde même de Annick. On donne à boire, on dit bonjour.

Gérard : accueillir, c'est offrir un verre. Le matin on boit un café.

Paul : et on dit bonjour, poliment.

Paulette : pour moi ce n'est pas de la politesse de dire bonjour. Ici je dis bonjour parce que j'ai vraiment envie de vous accueillir, de vous dire bonjour, parce que je suis heureuse de vous voir.

Jérôme : moi c'est pour draguer les filles que je dis bonjour. Les garçons je leur donne la main.

Patrick : il y a des jours où je suis accueilli mais pas tout le temps. Parfois je parle et on ne me dit rien, c'est comme si je parlais au mur. Le matin je ne me sens pas accueilli.

Renaud : accueilli ? Oui, quand on me dit bonjour je sens qu'on est content de me voir.

Paul : Bryan par exemple je l'ai accueilli. Je lui fais une baise sur la joue. Avant je disais "t'es encore là toi ?". C'était méchant quand je disais ça. Maintenant plus, je n'ai plus envie. Ce n'était pas accueillir les gens. Ça passait dans ma tête tout seul. Aujourd'hui on m'a accueilli, on m'a donné une baise sur la joue.





Nicole : on me dit bonjour ici. Les éducateurs sont contents de me voir, du lundi au vendredi.

Paul : mais le weekend on ne vient pas ? Comme je m'ennuie moi. On pourrait ouvrir le weekend, je viendrais 7 jours sur 7.

Gérard : aux Coquelicots on ne travaille pas le samedi et le dimanche parce qu'il n'y a pas d'éducateurs. Je le demande tout le temps "*tu viens samedi, tu viens dimanche ?*". Je le sais bien. Mais j'aime de le dire. Si on me disait oui, je resterais chez moi.

Jérôme : moi je ferais grève !

Marie-Ange : moi le weekend je ne viens pas. Le WK je tricote.

Renaud : le weekend je ne viens pas, je reste à la maison, c'est repos !

Patrick : on m'a dit que je paie pour venir aux Coquelicots ! Je ne savais pas, je pensais que c'était gratuit.

Gérard : il faut pas payer pour venir ici ? Faut payer ? De ma pension ?

Céline : et Paulette elle doit payer pour venir ?

Johanne : non elle n'est pas handicapée comme nous. On la paie pour venir Paulette, elle vient pour travailler.

Gérard : Corentin c'est le stagiaire. Il est ici pour apprendre. On ne le paie pas parce qu'il n'a pas d'argent.

Renaud : moi je fais partie de ceux qui paient pour venir. Et on nous apprend à vivre ensemble pour cela.

Marie-Ange : J'ai 65 ans. Je suis venu ici parce que je devais être avec des jeunes. Ici on fait plus qu'au home. C'est tous des vieux là-bas. Ici je suis plus active, il y a de la joie. Je fais des puzzles au home et aux Coquelicots, mais aux Coquelicots on le fait ensemble.

Gérard : ici on m'aide à grandir. Grandir c'est travailler. Chez moi je ne vis pas bien. Ici je vis bien, bien dans ma peau, calme aux Coquelicots. Avec Valéria j'apprends à vivre, elle m'a changé, en bien.

Johanne : j'ai fort changé à cause des Coquelicots. Olivier il me dit "qu'est-ce que c'est ça ?", ça me fait réfléchir.

Jérôme : moi je viens en attendant d'être pensionné. Et alors on fera une fête.

Nicole : on m'apprend à faire des choses, dessiner, tricoter.

Corentin : moi j'apprends ici, je vois les façons de faire, de réfléchir. Tous les jours sont différents, c'est ça que j'aime le mieux et ça fait partie de mon apprentissage. Apprendre à vivre les situations.

Renaud : j'apprends des choses, comme dessiner. C'est un dessin différent de ce que je faisais à l'école. Avant j'allais à l'école. J'imagine pouvoir être ici. Ma maman elle dit que je suis mieux épanoui depuis que je suis ici aux Coquelicots.

Patrick : Aux Coquelicots on peut avoir des histoires d'amour. Quand Céline me parle ça me rend différent, mieux.

Céline : je travaille au bois ça m'intéresse, ça m'aide à grandir. Réfléchir ce n'est pas dur, je connais bien les réponses mais je n'arrive pas à les dire.

Patrick : aux Coquelicots il y a des gens qui m'aident pour mon futur, mais pas tout le temps. Est-ce que je me sens libre pour le futur ? Ben c'est le home mon futur. J'y ferai les activités, ou alors rien du tout. Le futur c'est angoissant. Prendre des décisions c'est dur.

Marie-Ange : la suite de ma vie je n'en discute jamais. Le futur je n'ai jamais appris. Je n'ai jamais décidé pour moi. J'aurais fait comme ma sœur, me marier, avoir des enfants, mais mes parents ne le voulaient pas. Réfléchir au futur, ça s'apprend, ça ne vient pas tout seul. Plus tard ... c'est quand je n'aurai plus personne. Seul, c'est de ça que j'ai peur.

Gérard : mes parents m'ont appris à penser pour le futur. Ils me trouvent une maison pour que je puisse y vivre. J'ai décidé ça avec eux.

Paul : pour moi le futur c'est noir et je n'y vois pas. Le futur c'est attendre ... quand j'irai rejoindre mon frère au cimetière.

Céline : moi pour plus tard, j'ai confiance, ça va bien aller. J'ai confiance en maman et en mon Patrick.



Abécédaire du Petit Peuple : insomnie

Le sommeil est une expérience commune à tous, mais parfois Morphée nous boude ou nous dédaigne. Alors se lit se transforme en champ de bataille. Le combat se fait contre soi-même, quand la nuit est blanche, l'humeur du lendemain est souvent noire ...

Johanne : l'insomnie c'est ne pas dormir. J'ai la tête qui tourne en pensant à papa.

Renaud : moi les insomnies c'est quand je me tourne et retourne dans mon lit, c'est quand je suis mal dans ma peau, tracassé.

Nicole : un cachet blanc avec du jus de pomme et je dors.

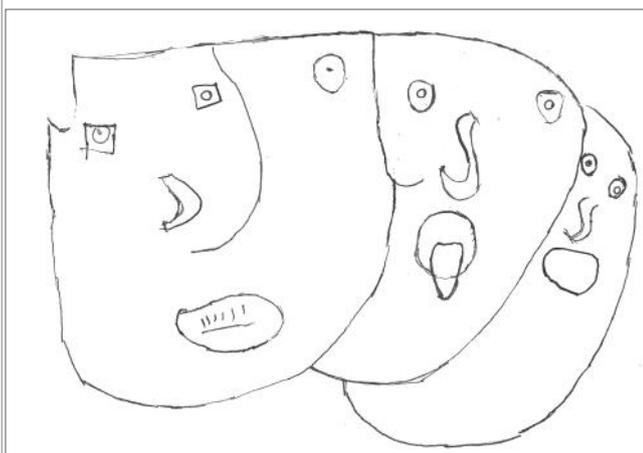
Patrick : Le matin si je n'ai pas bien dormi je suis très mal. Je fais des chutes de tension.

Renaud : quand quelqu'un me parle, je ne parviens pas à suivre la discussion, c'est le brouillard. En plus je baille tout le temps.

David : des insomnies ? Ne pas arriver à s'endormir ? Quoi ? Ça ne m'arrive jamais !

Paul : quand je cauchemarde je dors mal.

Jérôme : j'ai déjà rêvé que je me bagarrais avec Sophie. Je m'énerve et je pense à Sophie, je ne dors pas. Je rêve d'une fille, toujours la même. L'amour ... j'aime bien.



Patrick : la nuit je rêve, de mon père qui vit encore. Je le vois et je lui parle. Je suis content de rêver ça. Le matin je pense à mon café que j'avais, rue Pont d'Avroy, et je suis triste de ne plus l'avoir. Je rêve du café, mon papa travaille dans le café, mon papa existe encore.

Nicole : la nuit je ne rêve pas. Je pense.

Gérard : la nuit je rêve de beaucoup de truc. Papa, mon grand-père, ma grand-mère. Je ne fais jamais de rêve sans ma famille. Tout se mélange chez moi, ceux qui sont morts et ceux qui sont vivants.

Johanne : moi aussi je rêve de mon papa.

Gérard : Mon rêve ce serait de dormir bien dans mon lit.

Paul : mon frère qui est mort, Jacques, il me parle dans les rêves que j'ai. Il me dit qu'il m'aime bien et il me donne des nouvelles de moi à moi. Le matin je ne sais plus ce qu'il m'a dit.

Olivier K : il paraît qu'on dort en moyenne 1/3 de notre vie.

Johanne : j'ai dormi 14 ans ! Ça passe vite quand même.

Patrick : c'est quand même un peu du temps perdu. Je n'aime pas de dormir mais il faut bien. Je dors mais ça m'embête. Enfin, ça m'embête d'essayer de dormir mais de ne pas y arriver. Je me lève 3 ou 4 fois la nuit.

Nicole : prends un cachet pour dormir ...

Gérard : je prends des cachets. Le matin et le soir. Le matin c'est pour être bien nerveux, avec un bon café. Le cachet du soir c'est pour dormir. Tout le temps des cachets ... ça n'aide pas. Quand je dors, j'entends quand même l'alarme.

Paul : quand je suis dans mon lit et que je ne sais pas dormir, j'ai un truc : je chante la farandole dans ma tête. Et ça marche, je m'endors.

Patrick : moi je regarde la TV jusqu'à ce que je m'endorme devant la TV. Jusque 1h00' du matin. Alors je m'endors dans le fauteuil, tout habillé dans mon fauteuil.

Nicole : quand je ne sais pas dormir, un cachet et je m'endors, voilà.

Renaud : moi je compte les moutons. Les yeux fermés, je vois des moutons. Jusque 10 puis je m'endors, c'est un bon truc le soir dans mon lit.

Johanne : moi je prie chaque soir avant de m'endormir. Je pense à mon papa, je lui raconte toute la journée, ce qui s'est passé aux Coquelicots.

Jérôme : moi je prie comme ça, les mains fermées, et je pense à ma grand-mère.

Renaud : dormir ça vaut la peine. De faire la grasse matinée le weekend, j'aime bien être dans mon lit, bien chaud sous la couette.

Paul : moi c'est les tracteurs qui me réveillent. Je dors mieux au camp, parce que j'aime bien d'y être avec les copains.

Marie- Ange : des insomnies je n'en n'ai pas, sauf quand je regarde un film pas pour les jeunes, alors je ne sais pas dormir. Maman n'aime pas quand je regarde ça. Je dors avec des nounours, comme ça je ne pense pas à mes parents.

Gérard : dormir ça vaut la peine quand on y arrive. Quand on y arrive pas c'est autre chose ! Je dors avec un radio réveil, un téléphone et un gsm. Est-ce que ça m'aide ?

Renaud : moi c'est un singe en peluche, et aussi un panda en peluche.

Paul : moi j'ai un chien en peluche. Comme ça je ne dors pas tout seul en somme, il y en a un qui me tient compagnie. Si une fille vient, je mets la peluche dans le lit et la femme dort par terre.

Jérôme : moi je dors sans peluche, j'arrive à rêver tout seul.



On ne peut pas accueillir toute la misère du monde...

... est une phrase que l'on entend ou lit assez souvent. Cependant, cette citation de Michel Rocard doit être comprise dans son entièreté originale : « La France ne peut accueillir toute la misère du monde mais elle doit en prendre sa juste part ». Et si la question de l'accueil des réfugiés comportait également un « mais ». Il est peut-être confortable de penser que certains seront « relocalisés », qu'il y aura des « critères » et des « catégories » pour sélectionner les « candidats réfugiés ». Mais, au-delà de cette novlangue anesthésiante, qu'est ce qui donne de la valeur à un être humain par rapport à un autre ?



Johanne : les êtres humains n'ont pas tous la même valeur ?

Céline : moi j'ai de la joie, ça a de la valeur d'avoir de la joie.

Johanne : moi je vau quelque chose par David mon amoureux.

Patrick : on peut valoir quelque chose tout seul. Mais je vau plus quand je suis avec Céline.

Jérôme : on vaut moins quand on est seul.

Paul: moi je ne vau pas, je suis bon pour la brocante. Quand j'y pense, je me dis "je suis une vieille riquette , je suis trop vieux maintenant".

Patrick : mais non Paul , les plus vieux peuvent aider, en paroles ils peuvent être là.

Gérard : non, on a la même valeur peut importe avec qui on est. Une personne vaut ce qu'elle vaut. Mais ici aux Coquelicots, on vaut plus quand on est en couple. Moi je vau un peu moins à cause de ça.

Marie-Ange : oui en couple on a plus de valeur.

Jérôme : je vau moins quand je suis seul.

Olivier K. : les réfugiés sont critiqués parce qu'il y a beaucoup d'hommes célibataires. Certains se posent des questions : pourquoi ils fuient seuls ? Pourquoi ils ne défendent pas leur famille là bas ? Ce sont des lâches ? ils sont tellement bizarres qu'ils ne peuvent pas être en couple ?

Patrick : en couple je suis mieux regardé . Quand j'étais célibataire c'était différent, le groupe était méfiant de moi.

Renaud : les réfugiés valent moins que moi, je le sais mais je ne sais pas l'expliquer.

Patrick : les réfugiés ont plus de valeur que moi. Moi je ne peux pas travailler mais eux ils le pourraient, c'est juste qu'on ne leur donne pas de travail. Celui qui ne fait rien ne vaut rien.

Johanne : non, il faut les traiter comme moi. Les enfants il faut les envoyer à l'école et les adultes leur trouver un boulot.

Marie-Ange : l'argent fait que j'ai plus de valeur. Je vau quelque chose parce que j'ai des sous. On s'occupe de moi parce que j'ai des sous. Ils n'ont rien en commun avec moi. Ils n'ont pas d'argent.

Céline : pas d'argent, pas de Belgique !

Gérard : les gens qui me demandent de l'aide je ne les aide pas. Dans la rue, j'arrive à passer à côté, comme s'ils n'étaient pas là.

Patrick : je n'aime pas de voir les gens malheureux. Mais si je ne les vois pas alors je m'en fiche.

Paul : ils n'ont rien de commun avec moi. Je ne me sens pas de les aider. Mais si j'en vois un devant chez moi, alors je lui ouvre la porte. Devant chez moi, je le fais rentrer.

Céline : si je vois quelqu'un qui a besoin d'aide je l'aide. Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça, ça se fait.

Patrick : moi je veux bien qu'ils soient mes voisins, mais qu'ils ne rentrent pas dans ma chambre. Je suis prêt à partager avec eux des habits par exemple. Mais pas de la nourriture. La nourriture je ne partage pas.

Paul : moi j'ai de la place dans ma maison, je dirais oui. Mais pas des gens qui ne parlent pas la même langue que moi.

Marie-Ange : moi j'ai peur d'eux.

Chanh : quand je suis arrivé en Belgique en 1975 j'ai été accueilli. Maintenant il y a la peur : la peur de la pauvreté et du terrorisme.

Paulette : ce sont des gens qui ont vécu des choses dures, qui ont de la violence en eux. Ca peut faire peur.

Johanne : les violents, qu'ils restent chez eux !

Olivier K : toi aussi tu es violente parfois ?

Johanne : oui je peux être violente. Mais on m'accepte aux Coquelicots. Je ne sais pas pourquoi on m'accepte quand même.

Patrick : on accepte ceux qui peuvent être violents aux Coquelicots. Tout le monde a de la violence en soi.

Johanne : c'est un point commun que j'ai avec les réfugiés : la violence. Sauf que moi je suis née comme ça. Eux c'est avec la guerre. Mais on peut me sauver en me parlant. Pour eux aussi peut-être ? Si ils viennent ici, il faut s'en occuper, pas juste les mettre dans un coin.

Marie-Ange : Il faut les prendre comme ils viennent enfin. Ils veulent être bien, comme nous.

Patrick : oui avoir une bonne vie, comme moi. J'aimerais gagner ma vie, travailler pour de l'argent. Ils ne peuvent pas travailler, je les comprends, c'est dur cette question là. Et pourquoi on les renvoie en fait ?

Marie-Ange : on les renvoie parce qu'il y a une règle : ils ne peuvent pas venir en Belgique et voilà c'est tout.

Renaud : on ne les accueille pas parce qu'il n'y a plus de place.

Jérôme : moi je les accueillerais avec une grande fête, avec de la kriek, pour tous ceux qui arrivent.

Renaud : on les refuse parce qu'ils n'ont pas de papiers. Ceux qui n'ont pas de papiers on les chasse. Pour avoir des papiers il faut compléter d'autres papiers mais si tu n'as pas de papiers ?

Jérôme : oui, il faut un bic aussi !

Renaud : dans ma maison je ne ferais pas de la place. Ce sont des crapuleux. On est bien tranquille dans notre pays et ils viennent nous embêter. Je serais plus tranquille si on ne m'en parlait pas.

Olivier K : oui, on devrait leur dire d'aller mourir ailleurs, ne pas encombrer nos cimetières, ne pas gâcher notre bonheur ?

Patrick : je pense qu'il faut juste accueillir les gens qui ont besoin d'aide. Moi aussi il y a des gens qui m'aident. Ce serait juste que des gens s'en occupent : aider les réfugiés.

Marie-Ange : en Belgique on m'a fait une place un peu spéciale, à Tinlot. Si personne ne m'avait aidé je n'aurais pas su vivre en Belgique.

Gérard : moi non plus, si personne ne m'aide ça ne va pas.

Patrick : et si c'est la guerre et qu'on te chasse du pays ?
Moi je ne me laisse pas faire, je cogne. Je préfère risquer ma vie pour rester.

Jonathan : moi si c'est dangereux je pars de suite, avec maman et David s'il est guéri. Je prendrais avec moi des habits et mon nounours. Si je peux je pars à vélo.

Gérard : moi je reste chez moi, ma maison c'est ma maison.

Renaud : moi je ne reste pas, je pars ailleurs.

Olivier : tu deviens un réfugié, un crapuleux qui va embêter les gens ?

Renaud : oui c'est ça !

Marie-Ange : Moi aussi. Et j'espérerais qu'on m'accueille...



Vous pouvez soutenir Les Coquelicots !

Chaque jour, l'équipe et les personnes handicapées mentales des Coquelicots défendent les valeurs de **l'accueil**, du **vivre ensemble** et de la **fraternité humaine**. Si vous adhérez à ces valeurs, vous pouvez être **solidaire** de notre engagement.



En nous aidant vous payez **moins d'impôts**. Tout don de 40 € et plus, versé en un ou plusieurs fois la même année, peut être déduit de vos contributions. Vous recevrez automatiquement une **attestation fiscale**.

Vous pouvez nous aider par un don ponctuel ou par un ordre permanent.

Tout don, même minime, est utile. Vous pouvez à tout moment réaliser un don en faveur de **l'asbl Les Coquelicots, rue sur Haies 35, 4550 Nandrin, BE17 0880 5046 2021**. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Vous pouvez inviter vos amis à réaliser un don.

Vous pouvez suggérer à vos connaissances qui souhaiteraient vous envoyer des fleurs ou un télégramme à l'occasion d'une fête (mariage, naissance, anniversaire, ...) d'en consacrer un montant à un don en notre faveur.



Le lapin de Pâque poseur de bombes. Liliane.